

GERANIA, CRANEA, ECRENÈ

Dans sa description sommaire du littoral de la Scythie Mineure, Pline l'Ancien fait mention de plusieurs *oppida* qu'il attribue aux „Scythes Laboueurs” (*Scythae Aroteres*). Après avoir énuméré les villes qui se trouvent entre les bouches de l'*Ister* (Danube) et la rivière de *Zyras* (Batova) : d'abord les trois *pulcherrimae urbes*, *Istropolis* (Histria), *Tomi* (Constantza) et *Callatis* (Mangalia), puis *Bizone* (Cavarna) et *Dionysopolis*, *Cruni antea dicta*, aujourd'hui Balcic, le naturaliste romain ajoute : *totum eum tractum Scythae Aroteres cognominati tenuere ; eorum oppida : Aphrodisias, Libistos, Zygere, Rocobe, Eumenia, Parthenopolis, Gerania ubi Pygmaeorum gens fuisse proditur : Cattuzos Barbari vocant creduntque a gruibus fugatos*¹.

On n'a pas encore réussi à déterminer les sites précis de ces sept localités, faute de renseignements plus détaillés. La plupart ne sont connues que par le texte de Pline. Ce n'est que *Parthenopolis* et *Gerania* qui sont mentionnées aussi par d'autres sources. *Parthenopolis* apparaît, ainsi, chez Eutrope, entre *Tomi* et *Callatis*, parmi les villes que M. Lucullus Varro avait soumises à l'occasion de son expédition sur la côte du Pont Gauche, en 72-71 av. J.-C.² C'est, peut-être, cet établissement antique dont les restes occupent une grande étendue autour du village actuel de Costinești (Mangea Punar)³.

Quant à *Gerania*, son nom se retrouve, à l'époque antique, chez Solin⁴, qui reproduit partiellement les renseignements de

¹ Pline, *Hist. nat.*, IV, 18 (11) = 44.

² Eutrope, VI, 10.

³ R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XV (1934), p. 209 ; XVI (1935), p. 186-188.

⁴ Solin, X, 11, éd. Th. Mommsen, Berlin 1895, p. 69 (dans certains mss. : *Garania*).

Pline et, au moyen âge, dans la carte nautique de Carignano, du début du XIV^e siècle, entre *Pangalia* (Mangalia) et *Caliacra*, sous la forme *Giranea*¹, ainsi que dans deux actes du Patriarcat de Constantinople, du XIV^e siècle, où, sous les formes *Γεράνια* et *Γεράνιαι*, il désigne un *καστέλλιον* de la Dobroudja méridionale, dans la région de Varna². Il est à observer que la même contrée est envisagée par Pline, quand il cite *Gerania* à la fin de son énumération, après *Dionysopolis* (Balcic) et avant *Odessus* (Varna), dans le voisinage de la rivière *Zyras*, qui ne pourrait être que la Batova actuelle³, appelée en roumain aussi Valea-fără-Iarnă („La Vallée sans Hiver”).

Dans les actes patriarcaux mentionnés, *Gerania* apparaît constamment associée à un autre *καστέλλιον* du nom de *Κρανέα*. Ce nom se retrouve dans une carte nautique italienne de l'an 1408⁴, ainsi que, à notre avis, dans la carte d'Andrea Bianco, de 1436, sous la forme corrompue *crauca*, entre *chustrici* (Castrici, au Nord de Varna) et *ghauaina* (Gavarna, Cavarna)⁵.

En commençant par C. Jireček⁶, tous les auteurs modernes sont d'accord pour voir dans *Cranea* médiévale le village actuel d'*Ecrenè*, situé dans la vallée de la Batova, près de la plage marine.

En ce qui concerne *Gerania*, Jireček incline à identifier le château patriarcal de ce nom avec les ruines d'une fortification de forme polygonale située près de Dişpudac, à environ 4 km. au Sud-Ouest d'*Ecrenè*.⁷ Plus à l'Est, sur la hauteur Ialtasù ou cote 252⁸, immédiatement au-dessus du village d'*Ecrenè* et de

¹ N. Grãmadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del medio evo*, dans *Ephemeris Dacoromana*, IV (1930), p. 231 et suiv.

² Fr. Miklosich — J. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I, Vindobona (Vienne) 1800, p. 95, acte LII; p. 528, acte CCI,XXII.

³ Cf. J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, Sarajevo 1911, pp. 9 et suiv., 24, 78.

⁴ Cf. C. Jireček, dans *Archaeol.-epigr. Mittheil.*, X (1886), p. 182; cf. aussi N. Grãmadă, *ouvr. cité*, p. 231.

⁵ *Apud* N. Grãmadă, *ouvr. cité*, p. 224. L'auteur ne remarque pas l'identité de ce *crauca* avec *cranea* et le fait accompagner d'un signe d'interrogation. Mais, dans l'écriture médiévale, de telles confusions entre *n* et *u*, entre *e* et *c*, sont aussi banales que dans l'écriture moderne.

⁶ *Lieu cité*.

⁷ *Ibidem*; V. Pârvaş, dans *Analele Academiei Române, Desbateri*, ser. II, tom. XXXVI, Bucureşti 1913, p. 22 et suiv.—Pour le plan de la forteresse, cf. I. Kalinderu, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, VI (1913), p. 135, fig. 1—2.

⁸ Cf. la carte militaire autrichienne 1 : 200.000, éd. 1910.—Pour le nom

la mer, il y a les restes d'une autre forteresse¹, que Jireček attribue à la localité médiévale *Castrici*, qui fait son apparition dans un grand nombre de cartes nautiques des XIV^e — XVII^e siècles.² Il existe actuellement un village d'un nom semblable, *Kestrič*, situé toujours près de la côte, mais à 12 km. plus au Sud, non loin de Varna. Les habitants musulmans de *Kestrič* considéraient la forteresse d'Écrenè, à l'époque du voyage de Jireček dans ces parages, comme appartenant au passé de leur village et l'appelaient *Kestrič-kalessi*, ce qui suggéra au savant viennois son essai d'identification avec *Castrici*. Mais, à ce qu'il paraît, il ne s'agit pas d'une véritable tradition, mais d'une conjecture populaire isolée et sans valeur, car les habitants, toujours musulmans, des autres villages de la région, qui ne connaissaient pas ce nom, employaient pour les ruines de la cote 252, près d'Écrenè, celui de *Hačuka*³. De fait, il n'est pas indispensable de chercher pour *Castrici* un autre emplacement que celui du village actuel de *Kestrič*. Dans les cartes nautiques du moyen-âge, cette localité ne figure pas comme un château fort, mais comme un simple établissement, probablement commercial, situé près du littoral. Elle n'est pas attestée par d'autres documents. C'est seulement son nom, remontant en dernière analyse au *castra* romain, par l'entremise d'un éventuel **καστρίκιον* byzantin⁴, qui détermina Jireček à l'identifier à tout prix avec une des forteresses locales, sans s'apercevoir qu'en ce cas il reste encore à expliquer le nom de *Kestrič*, qui, appartenant à un village actuel sans fortification, remonte pourtant à la même origine. Il convient mieux d'accepter l'identité absolue, toponymique et topographique, entre *Castrici* et *Kestrič*. Quant à l'explication de ces noms, c'est un problème dont la discussion n'implique pas l'identité avec une des deux forteresses de Dişpudac et de la cote 252 d'Écrenè⁵.

Ialtasù, cf. I. I. e p ş i, *Studii asupra litoralului Şabla-Écrenè*, dans *Analele Academiei Române, Mem. seş. ştiinş.*, ser. III, tom. IV, inem. 6, Bucureşti 1927, p. 52.

¹ I. K a l i n d e r u, *lieu cité*, p. 135 et suiv. et fig. 4—5.

² C. J i r e č e k, *lieu cité*; N. G r ä m a d ä, *ouvr. cité*, pp. 220 et suiv. et 230 et suiv.

³ C. J i r e č e k, *lieu cité*.

⁴ Cf. N. G r ä m a d ä, *ouvr. cité*, p. 232.

⁵ *Castrici* pourrait signifier, éventuellement, un établissement civil sur le territoire d'une forteresse, analogue aux *canabae* romaines. Il s'agirait en ce cas de la filiation suivante : *castrici* < **καστρίκιον* (cf. N. G r ä m a d ä, *lieu cité*) < *καστρήσιος* < *castrensis* (cf. E. A. S o p h o c l e s, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periods*, New York 1888, s. v.).

Vasile Pârvan, qui commença des fouilles dans les ruines du château de Dişpudac, en 1913, s'abstint de se prononcer sur l'identification de *Gerania* avec cette fortification, en préconisant d'attendre la découverte d'une inscription contenant ce nom, le meilleur moyen qui puisse permettre une conclusion sûre dans les problèmes de ce genre ¹.

Cependant, jusqu'à une découverte semblable, d'autant plus soumise au hasard qu'on n'a plus exécuté de fouilles dans la région depuis, nous croyons pouvoir reprendre la question, en partant d'une indication toponymique qu'on n'a pas prise en considération jusqu'à présent. Il s'agit de la similitude si frappante entre les formes *Gerania*, *Cranea* et *Ecrenè*, qui doivent représenter, à notre avis, les phases phonétiques du même nom à travers plus de vingt siècles, depuis les Grecs pontiques de l'antiquité jusqu'aux Turcs musulmans qui habitent encore en majorité ce coin méridional de la Dobroudja ². En effet, le nom turc d'*Ecrenè*, en grec moderne *Akrania* ³, dérive tout naturellement du nom *Κρανέα-Cranea* des documents du moyen-âge et celui-ci n'est, à son tour, qu'une variante à peine modifiée de *Gerania* antique.

Nous touchons ainsi à la question du nom antique d'*Ecrenè*, longtemps débattue, que l'on a cherché de résoudre en partant d'une prémisse tout à fait différente. C'est la vague ressemblance du nom *Cranea-Ecrenè* avec celui de *Cruni* (*Κρουνόι*), que les auteurs anciens, y compris Pline, attestent comme le nom qui a précédé celui de *Dionysopolis*. Au milieu du XIXe siècle, quand le site de cette ville n'était pas définitivement précisé ⁴, A. Papadopoulo Vretos affirma que le nom de *Cranea-*

¹ V. Pârvan, *lieu cité*, p. 23, note 1.

² Cf. aussi nos ouvrages *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938 (Académie Roumaine : *Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, IV), pp. 63, note 4 ; 66, note 1 ; 340 ; *Dobrogea meridională în antichitate*, dans *Anulele Dobrogei*, XIX (1938), 2, p. 14 et suiv.

³ F. K a n i t z, *Donau-Bulgarien und der Bulkan*, III², Leipzig 1882, p. 219.

⁴ Certains savants avaient eu l'intuition juste, en plaçant *Dionysopolis* à Balcic : cf. M. D' A u v i l l e, *Geographie ancienne abrégée*, III, Paris 1775, p. 157 ; L. M e r c k l i n, dans *Archäologische Zeitung*, VIII (1850), col. 141, no. 8 (inscription relative à un prêtre de Dionysos) et note 9 ; mais certains autres la cherchaient jusqu'à Varna et jusqu'au Cap Caliacra : cf. N. I o r g a, *Studii și documente cu privire la istoria Românilor*, IX, București 1905 (manuscrit roumain du XVIIe siècle concernant l'histoire de l'empire ottoman), p. 194 ; M e l e t i o s, *Γεωγραφία παλαιά και νέα*, Venise 1728, p. 416 ; cf. F. K a n i t z, *ouvr. cité*, III², Leipzig 1882, p. 218.

Ecrenè ne représente qu'une corruption de *Cruni*¹. Mais, s'appuyant sur une assertion isolée de Méla², selon qui *Cruni* et *Dionysopolis* seraient deux localités différentes, il ne situait que la première à Ecrenè; pour *Dionysopolis* il se rangeait du côté de ceux qui cherchaient déjà l'emplacement de cette ville antique à Balcic.

Tout en rejetant cette séparation comme excessive et en opposition avec le témoignage de nombreux auteurs anciens, F. Kanitz adopta l'opinion concernant l'identité *Cruni-Ecrenè* avec son corollaire inévitable: la localisation de *Dionysopolis* = *Cruni* à l'embouchure de la Batova³. À l'appui de sa thèse, il apportait des arguments nouveaux, tels que les significations étymologiques des noms *Cruni* (κρουνοί „sources") et *Dionysopolis* („ville de Dionysos"⁴), qui, à son avis, correspondaient à l'abondance des sources et des petits cours d'eau de la vallée de la Batova, de même qu'à la fertilité des vignobles de la région. D'autre part, il constatait des vestiges antiques à Ecrenè, parmi lesquelles il y avait un relief dionysiaque⁵.

La thèse de Kanitz devait être bientôt infirmée par la découverte de plusieurs inscriptions, à Balcic, qui démontraient, d'une manière péremptoire, l'identité de *Dionysopolis* avec cette ville moderne. C. Jireček, qui publia deux des inscriptions mentionnées⁶, trouva d'autres raisons encore, telles que les indications des itinéraires et des périples antiques, pour soutenir cette identité⁷, laquelle ne fait plus aucun doute aujourd'hui, quand le nombre des découvertes épigraphiques s'est accru et quand, grâce aux fouilles, on a pu déceler les traces de l'acropole diony-

¹ A. Papadopoulo Vretos, *La Bulgarie ancienne et moderne*, St. Petersbourg 1856, p. 194 et suiv.

² Méla, II, 2, 5.

³ F. Kanitz, *ouvr. cité*, III², p. 218 et suiv..

⁴ *Arces Bacchi* chez Ovide, *Tristia*, I, 10, 37.

⁵ F. Kanitz, *ouvr. cité*, III², pp. 191 et 218 et suiv.; idem, *La Bulgarie danubienne et le Balkan*, Paris 1882, pp. 459 (fig.) et 473.—Malgré le climat très favorable de la région (cf. I. Lepši, *ouvr. cité*, p. 77 et suiv.), les vignobles n'y sont pas si fréquents comme l'affirme Kanitz, à l'exception, bien entendu, de la côte d'Euxinograd, tout près de Varna. Cf. aussi C. Brătescu, dans *Analele Dobrogei*, XVIII (1937), p. 29.

⁶ Dans les *Archaeol. epigr. Mittheil.*, X (1886), p. 183: βουλή δήμο[ς Διον]υσοπολιτῶν; [ἡ] βουλή [καὶ ὁ ἕθνος Διον]υσοπολιτῶν.

⁷ *Lieu cité*, p. 183.

scopolitaine sous les rues et les maisons de la ville actuelle de Balcic¹.

Pendant, la similitude apparente entre les noms *Cruni* et *Ecrenè* continue à impressionner. Sans nier l'identité *Dionysopolis-Balcic*, désormais solidement établie, M. K. Schkorpil reprend la vieille opinion de Papadopoulo Vretos, en séparant *Cruni* de *Dionysopolis* et en essayant de le situer à *Ecrenè*.² Parmi les principaux arguments qu'il apporte en faveur de sa thèse, l'illustre archéologue de Varna insiste, outre le texte de Méla, sur les nombreux restes archéologiques trouvés à *Ecrenè* et sur le nom d'un *καστέλ(λ)ιον Ῥούνης*, qui figure dans une inscription du VI^e siècle trouvée à Varna³.

O. Tafrali, auteur d'une monographie de *Dionysopolis*, exprima aussi l'hypothèse, basée sur Méla, d'une distinction entre cette cité et *Cruni*, mais sans aller jusqu'à *Ecrenè* pour localiser cette dernière. Il incline à placer *Cruni* dans le voisinage immédiat de Balcic, à Acbunar par exemple, à 1 km. vers l'Ouest, où il y a des sources abondantes⁴.

Mais tous les essais de séparer *Cruni* de *Dionysopolis* sont caduques. Méla, le seul auteur invoqué à l'appui de tels essais, ne fait en réalité qu'une discrimination topographique à l'intérieur de la même cité, en attribuant un nom au port, l'autre à la ville, proprement dite : *est portus Cruni, urbes Dionysopolis, etc.* Et même cette petite distinction ne représente plus qu'une conjecture isolée, voire tout simplement une des erreurs dont le texte du géographe romain n'est pas exempt.⁵ Les autres auteurs

¹ K. und H. Schkorpil, Балчикъ, dans Извѣстия на Варненското Археологическо Дружество („Bulletin de la Société archéologique de Varna"), V (1912), p. 47 et suiv.; O. Tafrali, *La cité pontique de Dionysopolis*, Paris 1927, p. 9 et suiv. Cf. aussi B. Pick, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, 1, Berlin 1898, p. 125 et suiv.; K. Schkorpil, dans *Jahreshefte des oesterr. archaeol. Instituts*, XV (1912), Beibl., col. 101—134.

² K. Schkorpil, dans Извѣстия, *Bull. de l'Inst. arch bulg.*, VI (1930—1931), pp. 57 et suiv. et 87. Cf. R. Vulpe, dans *Istros*, I (1934), 2, p. 369.

³ E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien 1906, no. 360 : † Ἐνθάδε κατάκειται Μόρκελλος ὁ εἰς (sic) μακαρίας μνήμης (sic) δέκαρχος βάνδου κόμιστος Δούδου καστελίου (s c) Ῥούνης κτλ.

⁴ O. Tafrali, *ouvr. cité*, p. 11.

⁵ Cf. aussi B. Pick, *ouvr. cité*, I, 1, p. 126; Méla, II, 2,5; ce géographe affirme, par exemple, que la ville dorienne de Callatis, fille d'Héraclée du Pont (Ps.-Scymnos, vers 761—2) serait une fondation milésienne (*a Milesiis deducta Callatis*). Également, il commet une confusion entre cette cité et Tomi; cf. R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobroudja*, p. 65, note 2.

antiques qui font mention de *Cruni* et de *Dionysopolis* — et ils sont nombreux — ont en vue, de même que Pline, la seule et même localité : *Dionysopolin Crunos antea dictam*¹, Διονυσόπολις δ'ἢ πρῶτον ὠνομάζετο Κρουνοί².

Les sources d'eau sont très fréquentes sur la Côte d'Argent³, mais nulle part elles ne présentent un aspect plus impressionnant qu'à Balcic. S'il s'agit d'appliquer le nom *κρουνοί* à un seul endroit de cette partie du littoral de la Mer Noire, par excellence, le site de Balcic est le plus indiqué. Par contre, ce nom convient plus difficilement à la région d'Ecrenè, dont les sources sont bien plus discrètes et qui, en fait d'hydrographie, n'a de caractéristiques que les ruisseaux et les marais de la vallée de la Batova⁴, qui en aucun cas ne pourraient s'accommoder avec le qualificatif de *κρουνοί* („sources, jets d'eau, fontaines”).

D'autre part, l'affinité des formes *Cruni* et *Cranea-Ecrenè* n'est qu'une illusion. Elle ne consiste que dans l'identité du groupe de consonnes initiales *cr* et de la consonne *n*, mais, ce qui est bien plus important, voire essentiel, les voyelles sont tout à fait différentes. Car, s'il est aisé de comprendre la transtormation d'un *a* grec en un *e* turc, dans *Cranea-Ecrenè*, il serait au moins difficile d'expliquer, au sein de la même langue grecque, donc du même système phonétique, la mutation d'un *ou* en *a*, pour dériver *Κρανέα* de *Κρουνοί*, même si l'on tient compte de l'espace de deux millénaires écoulés entre les premiers établissements grecs du Pont Gauche et les actes du Patriarcat constantinopolitain.

Quant à l'inscription grecque de Varna qui fait mention d'un *castellum Runis* (καστέλ(λ)ιον Ρούνις), ce document épigraphique du VI^e siècle après J.-C. n'apporte aucune contribution en faveur de l'identité soutenue par M. Schkorpil. Tout au plus, il

¹ Pline, *Hist. nat.*, IV, 18 (11) = 44.

² P. S. Scymnos, vers 751; Anonyme, *Peripl. Ponti Eux.*, 78; Étienne de Byzance, s. v. Διονύσου πόλις. Les autres auteurs ne font mention que d'un de ces deux noms: Strabon, 319 (Κρουνοί); Arrien, *Peripl. Ponti Eux.*, 35. (Διονυσόπολις); Hieroclès, *Synecd.* (éd. A. Burckhardt), 637,2 (Διονυσόπολις); Const. Porphyrogén., *De thematibus*, II, 1 (Διονυσόπολις); Arrien, *Illyr.*, XXX (Διονυσόπολις); *Itiner. Antonini*, éd. Parthey-Pinder, 228,2 (*Dionysopolis*); Anonyme de Ravenne, IV, 6 (*Dionysopolis*); *Tabula Peutinger.*, segm. VII (*Dionysopolis*).

³ I. Lepși, *ouvr. cité*, pp. 52 et 76; G. Vâlsan, dans *Bulet. Societ. Reg. Rom. de Geografie*, LIV (1935), p. 72; C. Brătescu, dans *Analele Dobrogei*, XVII (1936), p. 183 et XVIII (1937), p. 32.

⁴ Cf. I. Lepși, *ouvr. cité*, p. 52.

s'ensuivrait, et encore à titre de probabilité, que dans les environs d'*Odessus* (Varna) il y avait, à cette époque tardive de l'antiquité, une forteresse de ce nom, mais où se trouvait, exactement, cette forteresse il n'est pas encore possible de le savoir. L'analogie toponymique *Runis-Cruni* n'a rien de certain. Même en l'admettant, cette analogie pourrait se rapporter à *Cruni-Dionysopolis-Balcic*, comme le suppose V. Pârvan¹, mais pas du tout à *Ecrenè*, qui n'a rien à faire avec *Cruni*.

Il ne subsiste rien des arguments qu'on a formulés à l'appui de la localisation de *Cruni* à Ecrenè. Le seul fait incontestable est la fréquence des restes antiques dans cette dernière localité. En dehors des ruines du château-fort de la colline Ialtasù (cote 252), qui sont d'une époque très basse, on a trouvé des objets et des traces de constructions gréco-romaines de bonne époque dans la vallée, au pied de la colline et près de la plage². Il est hors de doute qu'au moins dès l'antiquité classique il y avait un établissement sur le terrain même du village actuel d'Ecrenè. C'est précisément l'emplacement qui convient, du triple point de vue toponymique, topographique et chronologique, à l'„*oppidum*” *Gerania* de Pline.

Si l'on n'a pas encore fait cas de l'identité si évidente entre *Gerania*, *Cranea* et *Ecrenè*, c'est certainement parce que l'on a prêté une trop grande importance à la dualité *Κρανέα-Γεράνια* qui, dans les actes patriarcaux du XIVe siècle, se rapporte à deux *καστέλλια* différents. Mais du moment que toutes les circonstances plaident pour la localisation de *Gerania* de Pline à Ecrenè, il serait facile de s'expliquer les avatars du nom de cette localité plus de dix siècles plus tard, durant le moyen âge.

Après la catastrophe de la domination romaine et de la civilisation antique tout entière dans la Scythie Mineure, vers le début du VIIe siècle, ces régions devinrent presque désertes³. Quand les Byzantins retournèrent plus tard au Danube, vers la

¹ V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, București 1911, p. 58. Cf. R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XIX (1938), 2, p. 47, note 3.

² F. Kanitz, *Donau-Bulgarien und der Balkan*, III², Leipzig 1882, p. 191; idem, *La Bulgarie danubienne et le Balkan*, pp. 459 (fig.) et 473; K. et H. Schkorpil, *Балчикъ*, p. 48, note 1; K. Schkorpil, *Описъ на старинитѣ въ Черноморската област II*, Sofia 1927 (Издания на Народния Музей въ София), p. 37, no. 75, fig. 50 (relief au Cavalier thrace); R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XVI (1935), p. 190.

³ Cf. R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobr.*, p. 376 et suiv.

fin du X-e siècle, ils réorganisèrent d'une part la défense de la Dobroudja, comprise dans le nouveau duché de *Paristrion* et, de l'autre, ils favorisèrent le commerce dans la Mer Noire, ce qui eut comme conséquence la fondation de nombreuses escales sur le littoral de cette province¹. *Gerania*, une des rares localités antiques de la région qui s'étaient perpétuées à travers les vicissitudes des siècles précédents, probablement comme un pauvre hameau de pêcheurs, sous le nom peu modifié de *Cranea*, était tout indiqué pour figurer parmi ces escales, ce dont les cartes nautiques ultérieures portent témoignage. Mais l'intérêt immédiat des Byzantins devait se diriger, dans cette contrée, vers le massif des hauteurs boisées qui, dominant la vallée de la Batova et le littoral, s'étend au Sud d'Écrenè, comme une zone de couverture de l'ancienne cité d'*Odessus*, devenue au moyen âge, sous le nom de *Varna*, une des plus importantes places-fortes de la Mer Noire. Afin de rendre plus efficace le rôle défensif de cette zone, ils durent y construire des forteresses auxiliaires, comme ces châteaux dont les documents patriarcaux du XIVe siècle font mention.

Ces châteaux sont en nombre de deux : *Κρανέα* et *Γεράνια*, car les autres *καστέλλια* qui figurent dans les documents mentionnés, à savoir *Γαλιάκρα* (*Caliacra*), *Κάρναβα* (*Cavarna*), *Δρύστρα-Τρίστρα* (*Dristra-Silistra*) et *Κελλία-Λυκοστόμιον* (*Chilia*)², tous bien connus, se trouvent en dehors de la région Varna-Écrenè. Toujours deux sont les fortifications dont on constate les restes dans cette zone. Ce sont ces ruines de *Dispuđac* et de la cote 252 d'Écrenè, dont il a été question ci-dessus. Fondées peut-être à une basse époque de l'antiquité, ces fortifications subsistèrent jusqu'au

¹ *Ibidem*, pp. 389 et suiv., 395, note 3. Cf. N. Bănescu, dans le *Bulletin de la sect. hist. de l'Académ. Roum.*, X (1923), p. 50 et suiv.; idem, dans *Byzantion*, VIII (1933), p. 277 et suiv.; G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest 1935, pp. 14—86, *passim*.

² Fr. Miklosich — J. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I, p. 95, LII, II (1318 — 1323) : † Τὰ περὶ τὴν Βάρναν πατριαρχικὰ καστέλλια †† Ἡ Κυρνάβα· ἡ Κρανέα· τὰ Κελλία ἤτοι τὸ Λυκοστόμιον· τὰ Γεράνια· ἡ Δρύστρα· ἡ Γαλιάκρα † ; p. 528, CCLXXII (1370)... τὴν ἐξαρχίαν καὶ διοίκησιν τῶν παρὰ τὴν ἀγιοτάτην μητρόπολιν αὐτοῦ Βάρναν πατριαρχικῶν καστέλλιων, ἤτοι τῆς Γαλιάκρας, τῆς Τρίστρας, τῆς Κάρναβας, τῆς Κρανέας καὶ τῶν Γερανίων... Cf. G. I. Brătianu, *ouvr. cité*, p. 79.

moyen-âge¹. Leur identité avec les *καστέλλια* du Patriarcat constantinopolitain paraît très probable. Comme nous l'avons relaté ci-dessus, C. Jireček avait déjà tenté leur identification avec *Gerania* et *Castrici*², mais sans une argumentation suffisante. Ses conclusions reposaient seulement sur le nom de *Kestrič-kalessi* que quelques paysans du village Kestrič avaient arbitrairement attribué aux ruines de la cote 252 près d'Ecrenè. Comme, d'après lui, ces ruines appartenaient à *Castrici* et comme le nom de *Cranea* convenait seulement au village d'Ecrenè, il ne restait pour la forteresse de Dişpudac que le nom de *Gerania*, au sujet duquel il usait d'une façon égale du témoignage de Pline et des actes patriarcaux. Nous avons démontré la fragilité de son argumentation en ce qui concerne *Castrici*. Quant à *Gerania*, nos considérations, bien que procédant d'un raisonnement tout à fait différent, aboutissent à une conclusion analogue à celle de Jireček, mais seulement par rapport aux documents du moyen-âge.

Lorsque les Byzantins bâtirent ou reconstruisirent les deux *καστέλλια*, ils baptisèrent l'un d'eux du nom contemporain de la localité la plus proche : *Cranea*. C'est vraisemblablement la forteresse de la hauteur Ialtasû — cote 252, située au-dessus du village d'Ecrenè. Pour l'autre, que nous inclinons, d'accord avec Jireček, à localiser à Dişpudac, ils firent appel aux souvenirs livresques, parmi lesquels ils trouvèrent, relativement à cette contrée, le nom de *Gerania*. La tendance archaïsante des intellectuels byzantins, clercs ou bureaucrates, est un fait connu.

¹ V. Pârvan, dans son rapport préliminaire sur les fouilles de 1913, publié dans *Analele Acad. Rom., Desbateri*, ser. II, tom. XXXVI (1913), p. 22 et suiv., observe que la forteresse de Dişpudac ne peut pas dater, vu sa forme et les détails de sa construction, que d'une époque ultérieure au III^e siècle après J.-C. — C. Jireček, *lieu cité*, p. 181, rapporte que dans le château de Dişpudac on a trouvé des croix métalliques, ainsi que les substructions d'une église. D'ailleurs, le matériel découvert dans les ruines des deux châteaux, de Dişpudac et d'Ecrenè-cote 252, dont quelques exemples ont été publiés par I. Kalinderu, dans *Bulet. Comis. Monum. ist.*, VI (1913), p. 137, fig. 3 et p. 139, fig. 5, contient beaucoup de pièces de caractère chrétien qui se rapportent à la civilisation byzantine. Encore plus suggestive, à ce point de vue, est une plaque de pierre arénacée trouvée „auprès des ruines de la forteresse d'Ecrenè” (подъ развалинитѣ на Екрѣнското кале), qui est ornée d'un relief représentant une combinaison de croix byzantines et quelques figures, dont la silhouette d'un cavalier; K. Schkorpil, *Опись на старинитѣ въ Черноморската областъ*, p. 90 et suiv., no. 190 et fig. 118.

² Voir *supra*, p. 15 et suiv.

Dans la toponymie médiévale de la Dobroudja les exemples d'archaïsmes analogues ne font pas défaut¹. C'est ainsi que du nom d'une seule localité antique, les Byzantins firent deux. À l'époque gréco-romaine de l'antiquité, le nom *Gerania* n'appartenait qu'à l'établissement d'Écrenè. C'est au moyen âge à peine qu'il fut appliqué à un endroit différent, quoique dans la même région, tandis que son ancienne place fut prise par son dérivé *Cranea*.

L'apparition de Γεράνια dans les actes du Patriarcat de Constantinople est le résultat d'un des premiers essais de ressusciter et de localiser ce nom de localité puisé dans les textes antiques. À une conjecture analogue, mais du côté de l'humanisme italien, est due l'insertion isolée et erronée du même nom, sous la forme *Giranea*, dans la carte nautique de Carignano, comme une escale entre Mangalia et Caliacra.

*

Par sa nature, la vallée de la Batova (*Zyras*) présente le caractère d'une limite entre le steppe de la Dobroudja² et les régions boisées prébalkaniques³. C'est ce qui explique, par le passé, la position des deux forteresses d'Écrenè et de Dişpudac dans le massif qui domine cette vallée du côté méridional et ce qui justifie la frontière établie dans cette région par la réforme de Dioclétien, entre les provinces de *Scythia* (Scythie Mineure) et de *Moesia Secunda* (Mésie Inférieure)³. D'ailleurs, cette frontière ne faisait que consacrer une démarcation instituée à une époque encore plus reculée, entre les territoires des cités de *Dionysopolis* et d'*Odessus*, témoin un fragment d'inscription trouvé près de Dişpudac à

¹ C'est le cas de *Constantza* (Κωνσταντία chez les auteurs byzantins, *Costanza* dans les cartes nautiques italiennes, *Kiustendje* en turc), qui ne représente que le nom antique de *Constantiana*, réactualisé à l'époque des Comnènes, sous une forme abrégée, mais attribué par erreur à l'ancien emplacement de *Tomi* (contra: N. Grămadă, dans *Ephemeris Dacoromana*, IV (1930), p. 236 et suiv.). Un autre exemple d'archaïsme — cette fois arabe, mais par l'entremise des Byzantins — est le nom *Al-Myris* donné par Édrisi (XIIe siècle) au lac Razelm, l'ancien *Halmyris*; cf. J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altert.*, p. 56; R. Vulpe *Hist. anc. de la Dobr.*, p. 383, note 2.

² C. Jireček, dans *Archaeol.-epigr. Mittheil.*, X(1886), p. 180; cf. C. Brătescu, dans *Analele Dobrogei*, XVIII (1937), p. 27 et suiv.

³ J. Weiss, *ouvr. cité*, pp. 10 et 24; R. Vulpe, *ouvr. cité*, pp. 281—282.

l'indication : *f(ines) [t]err(itorii) Odess(itanorum)*¹. Cette dernière délimitation inclut *Gerania-Ecrenè* dans le territoire de *Dionysopolis*, ce qui va d'accord aussi avec le texte de Pline. En effet, dans ce texte, *Gerania* est mentionnée à la fin de la série des *oppida* „scythes”, après *Zyras amnis* et avant *Odessus*.

Le caractère „scythe” que Pline assigne à *Gerania*, de même qu'à *Aphrodisias*, *Eumenia* et *Parthenopolis*², contraste avec leurs noms évidemment helléniques. Il s'agit, peut-être, d'escales de moindre importance, fondées par les Grecs au début de leur activité commerciale sur les côtes de la Mer Noire et abandonnées ensuite à la population indigène du voisinage³.

Selon le texte de Pline, cette population consistait de *Scythae Arotres*, laboureurs paisibles qui occupaient le steppe de la Dobroudja jusqu'à la vallée de la Batova (*Zyras*). Bien que l'existence des enclaves scythes dans ce pays ne fût pas un fait étonnant, vu son histoire tant de fois troublée par les invasions eurasiatiques⁴ et bien que les éléments iraniens dans la toponymie, la numismatique, l'épigraphie et l'archéologie locales ne fissent pas défaut⁵, il ne faut pas moins remarquer que Pline est le seul auteur qui mentionne les Scythes de la Dobroudja d'une manière si péremptoire. Pour les autres auteurs, tels qu'Hérodote, Thucydide, Ovide, Dion Cassius, etc.⁶, les indigènes par

¹ CIL, III 12507 = 7589. Cf. C. Jireček, *lieu cité*, p. 181. Dans la même région, on a trouvé une dédicace aux empereurs Arcadius et Honorius : cf. C. Jireček, *lieu cité*, p. 182.

² Les autres trois éléments toponymiques de la série : *Libistos*, *Zigere* (= *Zygere*) et *Borcole* (= *Rocobe*) ont un caractère indigène, qui ne se laisse pas facilement préciser : cf. pourtant, pour l'éventuel turacisme de *Rocob(a)e* et *Zygere*, W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, Wien 1894 (dans *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe d. k. Akad. der Wiss. in Wien*, CXXXI, 1894), pp. 69 et 77.— Le nom de la rivière *Zyras* est évidemment thrace : cf. W. Tomaschek, *ibidem*, pp. 78 et 98.

³ J. Weiss, *ouvr. cité*, p. 24, note 6.

⁴ Cf. R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobr.*, pp. 50 et suiv., 403 et suiv.

⁵ *Ibidem*, p. 51 et suiv. Cf. V. Pârvan, *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes* (roumain et français), Bucureşti 1923 (*Acad. Rom., Mem. sef. ist.*, ser. III, tom. I, mem. 1), pp. 2 et suiv. et 27 et suiv.; M. Sutz, *Contribuția numismatică la istoria antică a României transdambiene*, dans *Analele Acad. Rom., mem. sef. ist.*, ser. II, tom. XXXVIII (1916), p. 526 et suiv.; I. Andrișescu, dans *Revista de Preistorie și Antichități Naționale*, I (1937), 1, p. 47 et planches XIII—XXVII.

⁶ R. Vulpe, *ouvr. cité*, pp. 48 et suiv., 102 et suiv., 108.

excellence de ce pays sont les *Gètes*. Ovide, qui a la valeur d'un témoin oculaire, rencontre les Gètes à chaque pas pendant son exil à Tomi¹. Par contre, les Scythes paraissent très rarement dans ses élégies². Quant à la côte méridionale de la Dobroudja, c'est précisément la région des *Crobyzes* gètes cités par de nombreux auteurs. Les *Térizes*, qui adoraient le dieu gète *Zalmoxis*, habitaient autour du cap Caliacra (*Tirizis*)³. Le renseignement de Pline, provenant de sources grecques qui remontent à une époque plus ancienne⁴, se réfère sans doute à des îlots vraiment scythes, qui, établis sur les territoires des cités pontiques, à la suite de quelque invasion, ont fini par s'helléniser ou par disparaître dans la masse des Gètes voisins. Toujours est-il qu'à l'époque romaine, quand les informations directes sur la Dobroudja sont plus fréquentes, on n'y rencontre aucune trace des Scythes. Dans les contrées pontiques que Pline attribue aux Scythes, les inscriptions attestent une abondante toponymie thrace. Le nom *Scythia Minor*, que les anciens donnaient à la Dobroudja, a eu une durée plus longue. Né à l'époque des premiers établissements grecs sur la côte du Pont Gauche, quand les éléments scythes mentionnés se trouvaient déjà dans cette région, il persista, comme une simple expression géographique, même après la disparition de ces éléments.

On ne saurait préciser la durée de *Gerania* comme possession „scythe”, ni le moment où elle entra définitivement dans le domaine de la ville de *Dionysopolis*. Mais elle a dû garder, à toutes les époques antiques, son caractère initial d'escale et de marché, rendez-vous des marchands grecs et des agriculteurs indigènes. Les ruines et les objets antiques découverts à Ecrenè dénotent une vie hellénique d'un niveau supérieur.

*

Dans sa relation, Pline fait accompagner le nom de *Gerania* d'une brève allusion à la légende des *Pygmées* et à leurs fameux

¹ Cf. V. Pârvaș, *Getica*, București 1926, pp. 99, note 2 et 134 et suiv.

² Ovide, *Tristia*, IV, 6, 47; V, 10, 14 et 48.

³ Cf. J. Weiss, *ouvr. cité*, p. 25; R. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 49.

⁴ La provenance grecque de ce passage de Pline (*Hist. nat.*, IV, 18(11)=44) est prouvée par les désinences spécifiques des noms des localités *Aphrodisias*, *Libistos*, *Zygere*, *Rocobe*, ainsi que par le qualificatif *Arotères* au lieu d'*Aratores* (cf. Hérodote, IV, 17 et 52: *Σκόθαι ἡρωτήρες*).

combats contre les grues : *Gerania ubi Pygmaeorum gens fuisse proditur : Cattuzos Barbari vocant creduntque a gruibus fugatos*. C'est une vieille légende, peut-être de tradition carienne, que les Hellènes aimaient beaucoup à raconter, comme il résulte de sa fréquence dans la littérature grecque, ainsi que parmi les sujets représentés dans l'art et qu'ils cherchaient à localiser dans divers pays célèbres par l'abondance des grues, depuis l'Égypte et l'Inde jusqu'au littoral thrace ¹.

Il est donc inutile de chercher à l'allusion de Pline un autre fondement que le nom de la localité, qui lui suggéra le mot γέρανος „grue”, ainsi que la légende de la géranomachie. Mais il fait mention du nom *Cattuzi* ², que les „Barbares” eussent donné aux Pygmées. Cette mention se trouve aussi chez Étienne de Byzance, qui ne fait que paraphraser le passage de Pline, en insistant seulement sur son côté fabuleux. Ainsi substitue-t-il le nom de *Cattuza* à celui de *Gerania*, en ajoutant que le pays habité par les Pygmées s'appelât *Rhacole*. Il rapporte aussi que dans la langue carienne les Pygmées étaient nommés *Tussyli* ³. Ces derniers noms, qu'Étienne emprunte à d'autres auteurs anciens, font partie du répertoire général concernant la légende des Pygmées et n'ont aucune relation avec les côtes de la Dobroudja. Quant à *Cattuza*, au lieu de *Gerania*, ce n'est qu'une dérivation de *Cattuzi* de Pline, qu'on recontre aussi chez Solin. ⁴ Basé sur le texte de Pline, W. Tomaschek considère ce nom comme thrace, ce qu'il essaye de démontrer en corrigeant la forme κάρτουζος en κάρτουζος, pour la rapprocher du nom Κάρτουζα — figuré dans une inscription de Maronée et supposé comme thrace — et pour la faire remonter à une racine *q'ert* „schneiden, abhauen, stutzen”, apparentée au latin *curtus*, au slave *kratŭkŭ* „court”, à l'arménien *karč* „pusillus, nanus”. Au moyen de conjectures semblables,

¹ O. N a v a r r e, apud Daremberg-Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *Pygmaei*, p. 782 sq.

² Dans les divers manuscrits du texte de Pline, ce nom présente les variantes suivantes ; *Cattuci*, *Catizi* et *Gatizi*. Cf. V. D e - V i t, *Totius Latinitatis onomasticon*, Prato 1878, s. v. *Cattuzi*.

³ Étienne de Byzance, s. v. Κάρτουζα: Κάρτουζα, πόλις Θράκης, ἐν ἣ κατῴκουν οἱ οἰκήτορες Κάρτουζοι ἦθεν δὲ τὰς γέρανους ὀρμᾶν, τὰ χωρίον Ῥακώλην προσαγορεύεσθαι ὑπὸ δὲ Κερῶν Τουτσόλοι ἐκαλοῦντο.

⁴ Sous la forme *Cathizon* (dans certains mss. : *Cathyzon* et *Cucython* : Solin, X, 11, éd. Th. Mommsen, Berlin 1895, p. 69, note 3).

il incline à attribuer également une origine thrace au nom *Tussyli*¹, dont le caractère carien est pourtant expressément précisé par Étienne de Byzance.

À notre avis, ce sont de vains efforts, car, de même que *Rhacole* et *Tussyli*, le nom *Cattuzi*, appartenant au vocabulaire légendaire de la géranomachie, est complètement étranger aux réalités thraces. Ni Pline, ni Étienne de Byzance n'affirment que les „Barbares” qui employaient ce nom pour désigner les Pygmées fussent les habitants de la Thrace. D'autre part, nous ne trouvons pas d'analogies acceptables pour *Cattuzi* dans la toponymie et l'onomastique thrace. Quant aux arguments de W. Tomaschek, ils nous semblent trop forcés pour leur accorder un poids décisif. Il serait bien plus plausible de considérer ce nom comme une corruption barbare, peut-être carienne, du mot grec *κατουδαῖοι* „habitants sous terre”, allusion aux habitations primitives des Pygmées². Aristote, parlant des Pygmées des régions du Nil supérieur, met l'accent précisément sur cet aspect de leur vie troglodytique³.

Toujours est-il qu'au moment où la fable des Pygmées fut introduite dans les régions du Pont Gauche, par les Cariens et les Grecs⁴,

¹ W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, p. 14.

² O. Waser, *apud* W. H. Roscher, *Ausf. Lexikon d. griech. u. röm. Mythologie*, III, 2, s. v. *Pygmaien*, col. 3284. — Il est intéressant, pourtant, de constater aussi un nom de personne *Κάτουσις*, qui se rencontre, au III^e siècle après J.-C., dans quelques inscriptions grecques de Nubie : CIG III 4984 et 4998; cf. A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, I, p. 862, s. v. D'autre part, un nom de peuple *Catuces*, dans le voisinage de l'Inde, est connu par Pline, *Hist. nat.*, VI, 25 (variante : *Castaces*) : cf. V. De Vit, *ouvr. cité*, s. v.

³ Aristote, *De animal. hist.*, VIII, 12 (Didot).

⁴ La thalassocratie carienne date du VIII^e siècle av. J.-C. (cf. G. Dottin, *Anciens peuples de l'Europe*, Paris 1916, p. 113 et suiv.). Son expansion dans le Pont Euxin est associée à celle des premières colonies ioniennes : cf. M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford 1922, p. 61 et suiv. — Sur les côtes de la Dobroudja méridionale, il y avait un *Carum portus* — *Καρῶν λιμῆν*, dans une région qu'on appelait *Caria* (Arrien, *Peripl. Ponti Eux.*, 35; Anonyme, *Per. Ponti Eux.*, 75; Méla, II, 2 : *est portus Caria*; Étienne de Byzance, s. v. *Καρὸς*; Porphyre de Tyr, dans *FHG*, III, p. 710,10), qu'il faut situer à Şabla : G. Popa-Lisseanu, *Cetăți și orașe greco-romane în noul teritoriu al Dobrogei*, București 1914, p. 51; R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XVI (1935), 188; XIX, 2(1938), p. 12; idem, *Hist. anc. de la Debr.*, p. 60.

elle était depuis longtemps formée¹. La fantaisie des Hellènes pontiques n'y ajouta que le nom de *Gerania*, en profitant d'une apparence étymologique².

RADU VULPE

Professeur à l'Université de Jassy

¹ Son origine doit remonter aux époques préhelléniques, car les premiers auteurs grecs, tels Homère, Hésiode, Hécatée, la présentent comme une histoire généralement connue (cf. O. N a v a r r e, *apud* Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, s. v. *Pygmaei*, p. 782). Dans le procès de sa formation on a dû jouer un rôle important les racontars égyptiens et libyens sur les nains de la zone tropicale.

² Bien que la forme *Cerania* fût parfaitement hellénique (cf. une *Γεράνεια* en Phrygie, une *Γερνία* en Messinie; Étienne de Byzance, s. v.), elle ne doit pas moins représenter une adaptation à quelque nom local de caractère thrace, qu'on ne saurait pas préciser, mais qu'on a le droit de supposer. W. T o m a s c h e k, *Die alten Thraker*, II, 1, dans les *Sitzungsber. d. phil.-hist. Cl. d. k. Ak. d. Wiss.*, Wien 1894, CXXX, 2, p. 14, no. 19, avait déjà confronté le nom de *Gerania* de la Dobroudja avec celui de la localité thrace *Zervis*, aujourd'hui Seimerly, dans la vallée de la Maritza, qu'il faisait dériver de la racine indoeuropéenne *g'ervi* „grne”. D'autre part, on pourrait envisager aussi certains autres noms gètes et thraces comme *Gerulata* et *Gerastos* (cf. W. T o m a s c h e k, *ouvr. cité*, II, 2, *ibidem*, CXXXI, 1894, pp. 77 et 88; V. P â r v a n, *Getica*, p. 227).